

À l'abri des hommes

Ursula Lenseele

À l'abri des hommes

Chapitre 1 : L'enfant des femmes

Nine rencontre M. Jean

« C'était l'enfant des femmes, c'est comme ça qu'on l'appelait. Elles, elles l'appelaient Doudou, même quand il est devenu grand.

— L'enfant des femmes, qu'est-ce que ça veut dire ? » La femme avait arrêté son crayon entre sa bouche et son calepin, en suspension.

« L'enfant des femmes. On n'a jamais su laquelle était sa mère. Je crois que j'ai une photo quelque part par là. Regardez, en dessous des mots croisés. »

Sous les mots croisés jaunis, sous les catalogues de pêche, sous les réclames du supermarché local, elle trouva trois vieux albums photos qui bien que peu consultés avaient sans doute connu des jours meilleurs.

« Ce n'est pas parce que je suis seul... le désordre..., reprit mi-pensif, mi-contrit M. Jean, j'étais déjà désordonné lorsqu'Estelle ma femme était là. Ça ne lui pesait pas, je crois, en tous cas, elle n'a jamais rien dit. Elle appelait ça mes accumulations... elle me manque bien sûr, on n'imagine pas... C'est elle les albums. Sa tante Cathy était plus ou moins copine avec deux-trois des filles, des mères, des femmes, enfin, comme on les appelait alors. Enfin, c'est la tante Cathy qui racontait ça parce que, moi, je suis plus jeune, je ne les ai pas connues à cette époque là, lorsque c'était encore les filles. Ça aurait pu devenir les dames, d'ailleurs ça l'est plus ou moins devenu mais alors vraiment très longtemps après. Avant de devenir les mémères. Enfin, je vais trop vite, vous ne pouvez pas suivre. »

Le crayon de la jeune femme était resté plus ou moins en suspension, elle avait perdu le contrôle.

« Ah ! Là d'dans aussi c'est désordonné, ça sort en vrac. » L'homme frottait sa tignasse blanche.

« Faut dire que ça fait longtemps que je n'ai pas reparlé de tout ça. Vous êtes sûre de vouloir écouter ces vieilles histoires ? »

La jeune femme était sûre, aussi opina-t-elle du chef lentement, trois fois, sans quitter le vieux des yeux. C'était un beau vieux, au chandail irlandais troué aux coudes. Son pantalon en velours avait des tâches de café. N'empêche, ça sentait bon chez lui et c'était chaleureux. Il parcourait maintenant les albums en esquissant des demi-sourires.

« Là, regardez, les voilà. Ce sont elles, les filles ! »

Sur la photo, dix filles d'une vingtaine d'années fixaient tout sourire l'objectif. Certaines assises sur un muret de pierres sèches comme ceux qui parcourent encore la lande dès la sortie du village. Pas toutes jolies, remarqua la jeune femme. Régnait sur cette photo un air de liesse.

« C'était quand ça, vous pensez ? »

— Oh, sans doute peu de temps avant la naissance de Doudou. Donc je dirais 1950, quelque chose comme ça. La plupart devaient travailler à la conserverie, j'imagine. Je ne sais pas.

— Vous dites qu'on ne sait pas qui est la mère de Doudou ?

— L'une des dix, ça c'est certain. Laquelle ? Je dirais bien qu'à part ces dix là ou ce qu'il en reste, personne ne sait. Pas sûr que Doudou lui-même ait été mis au parfum. Elles se sont toujours toutes conduites comme si elles étaient sa mère, les dix toutes autant qu'elles étaient. »

Doudou avait d'abord été un enfant du bal. Au final, s'il avait dix mères, il y avait eu peu d'aspirants à la paternité. Qui avait joyeusement fauté le soir du 14 juillet ? Gabrielle, la plus rebelle, celle qui pose allongée au premier plan de la photo, fixant hardiment le photographe ? Le vieil homme ne se souvenait plus du prénom de toutes les filles. Y'avait donc Gabrielle et puis Louise si douce qui sourit

gentiment. En fait, des autres il avait oublié le prénom, se rappelait seulement du surnom, mais ça c'était bien longtemps plus tard, presque une autre histoire. Presque le temps d'une vie.

Ça ne plaisantait pas à l'époque. Lorsqu'elle avait découvert que le sang ne venait pas le mois suivant et que les flonflons étaient désormais bien loin, une des dix jeunes femmes avait dû paniquer. Une vie ruinée, une vie de gâchée, de quoi faire passer l'envie de sourire sur la photo.

« Comment ça s'est mis en place, je ne sais pas, reprit Monsieur Jean, après un temps de réflexion. Le temps de route à pied ou à vélo jusqu'à la conserverie est long, elles ont eu le temps de causer. Comment elles ont caché l'affaire à leurs familles, à leurs fiancés, je ne parviens pas à m'expliquer. Cathy n'en savait pas plus, je crois qu'elle n'était pas au village à l'époque. »

Toujours est-il qu'un jour Doudou est né. Comment ? Accouché par qui ? « Une des filles était infirmière, elle avait fait des études à la ville et puis, ce qui avait surpris tout le monde, elle était revenue. C'est peut-être elle qui... Ou alors, elles se sont débrouillées. Elles partaient parfois une ou deux journées dans la famille de l'une ou l'autre, un peu plus nantie. Franchement, ça paraît hallucinant. Mais bon c'est comme ça, un jour Doudou n'y était pas et le jour d'après il était là. L'enfant des femmes. »

Car ces diables de bonnes femmes, comme les appelait le vieil homme avec un peu d'admiration, avaient tenu bon. Les roustes de leurs pères n'y avaient rien changé. Aucune n'avait lâché le morceau. Ou plutôt toutes avaient livré la même histoire, elles étaient la mère de Doudou.

« On dit même, mais ça franchement je ne peux pas y croire, enfin vous qu'êtes une femme vous m'direz, parce que je me souviens que le grand Jacques il disait que parmi ses chèvres parfois ça pouvait s'produire mais bon... des femmes... On dit même, donc, qu'elles l'auraient toutes allaité. Vous y croyez vous ? Que même celles qui ne l'avaient pas porté pouvaient avoir du lait ? Juste par envie, par amour ? » Le vieux s'était arrêté et la regardait, manifestement désireux d'obtenir son

avis. Machinalement elle toucha sa poitrine, prit conscience de son geste, rougit mais ne répondit pas.

« Mouais, » le vieux reprenait son histoire, l'affaire ne serait pas tranchée ce soir. Dehors, le vent s'était mis à souffler. Il se leva doucement et plaça une bûche dans l'âtre. Lentement, lentement.

« Des sacrées bonnes femmes parce qu'elles ont tenu tête à tout le village. Ça à dix, elles étaient fortes. Elles se sont débrouillées pour récupérer une vieille bicoque. Une des familles était peut-être plus progressiste. Elles l'ont retapée et puis elles sont parties habiter ensemble, à 10, plus le marmot.

— En 1950 ?

— Ouais et en plus dans c'trou du cul du monde parmi ces nigauds qu'avaient jamais rien vu. »

Monsieur Jean sourit, visiblement ragaillardisé à cette idée. « Ah oui ! Des sacrées nanas.

— Et comment il a fait Doudou ?

— Comment il a fait quoi ? Il a grandi choyé comme personne d'autre. Il les appelait toutes maman. Un nabab sauf que ça marchait à la baguette quand même. À l'école ça a été un peu dur, peut-être. En fait, on s'côtoyait pas à la communale, il s'faisait moquer, c'est sûr. Mais autant pour ses grandes oreilles que pour ses dix mères.

— Qu'est-ce qu'elles sont devenues ces dix femmes ? » demanda-t-elle tout à trac, s'apprêtant à noter sur son calepin des adresses, des noms, des informations tangibles qui la conduiraient vers l'étape suivante, les mères.

« Ben elles ont vieilli. Certaines sont encore là, plus beaucoup et vraiment, vraiment vieilles.

Regardez tel que vous me voyez là, vous me trouvez un peu défraîchi, pas vrai, alors imaginez, les mémères.

— Les mémères ?

— Ben oui, quand elles ont commencé à prendre de l'âge, certains ont trouvé drôles de les appeler les mémères. C'est devenu le gang des mémères. Ah ça elles avaient une sacrée dégaine.

— Pas une ne s'est mariée ? » Elle soupira. Dix femmes dans les années 50, un enfant et pas de mari. Ça avait dû jaser.

« Non j'crois pas. Y'avait sans doute des escapades. Mais il y avait Doudou et puis j'suis parti quelques années travailler à la ville alors pendant un moment je ne sais plus trop. Puis j'crois bien que ça ne m'intéressait pas trop à l'époque. Ça va vous avez eu ce que vous vouliez ? » Le vieil homme bailla.

« Plus encore. Merci, monsieur Jean. »

Monsieur Jean, la mémoire du village, lui avait indiqué la bibliothécaire. L'histoire de plusieurs femmes qui avaient le même enfant. Nine remercia encore une fois le vieil homme aux beaux cheveux blancs. De retour dans la rue, elle ne put s'empêcher de sourire. En pensant à la sienne de mère qui en valait bien plusieurs et qui, au cours d'une journée, pouvait passer par toutes les couleurs du ciel de Bretagne. Personnalités multiples, disait-on aujourd'hui. Doudou aussi avait été entouré de personnalités multiples. Pas étonnant que... Aaah ! ça n'était pas une très bonne idée de passer aux conclusions hâtives. Laisser sa place à la complexité, éviter la facilité. Elle frappa dans un caillou de la pointe du pied, glissa son calepin à l'intérieur de son blouson dont elle remonta la fermeture. Le vent soufflait fort et il avait déjà lavé le ciel. À quoi sentait-on que le printemps arrivait ? Elle en avait une conscience presque physique. Du sang de mouettes, disait son père et elle n'avait jamais compris ce que ça signifiait. Les mouettes aimaient-elles autant le printemps qu'elle ? Nine rengaina le stylo qu'elle tenait encore à la main dans la poche de sa veste. Puis sourit encore. Ces femmes, elle aimerait bien les rencontrer. De sacrées nanas, avait dit monsieur Jean. Elle voulait bien le croire.

Elle rassembla ses cheveux roux sombre pour les attacher et se mit en route.

Chapitre 2 : Des photos

Des photos en lien avec des disparitions arrivent au commissariat

La photo était arrivée au commissariat avec les lettres du matin mais elle avait passé du temps sur le coin du bureau, serrée entre deux messages de la Direction.

« Mais vous n'ouvrez jamais le courrier !, » éructa le chef.

Bien non. Le courrier c'était l'affaire de l'Artiste qui étudiait minutieusement les nouvelles directives transmises par l'administration, les prospectus et autres plaintes livrés le matin. Il étendait ses longues jambes, dans des pantalons souvent à carreaux, commençait par siroter son café puis scrutait les missives les unes après les autres. Ensuite, il se levait, se campait au milieu de la pièce, l'équipe prenait place autour de lui et attendait. L'Artiste pouvait alors déclamer. Circulaire après circulaire : tous les mots y étaient, seules les césures changeaient. Et l'administration devenait poésie, incantation lyrique au Dieu de l'Ordre. Ah ça, l'Artiste veillait au grain. L'Artiste était hypermnésique, c'était son seul talent apparent car sinon l'Artiste semblait paresseux et un tantinet menteur. Tout en restant très sympathique. Il avait bien trouvé sa place dans la police qui savait user de ses divers talents. Mais depuis trois semaines plus de circulaires, droit du travail, des poubelles ou des taille-crayons, l'Artiste s'était fêlé le petit orteil en donnant un coup de pied dans la porte d'entrée du commissariat. Pas son style ce geste énergique, manque d'entraînement, l'os avait failli. Un mois d'arrêt de travail, il restait chez lui à observer le platane devant sa fenêtre. Et pas un de ses collègues ne s'était depuis arrogé le droit de lire le courrier au petit matin. C'eût été un crime de lèse-majesté, surtout les circulaires, personnes n'y captait rien et les ouvrir à 8h ou à midi, tous étaient convaincus que ça ne changerait rien à rien à l'état de la France puisque c'était d'elle dont on parlait à chaque fois, fut-ce à travers la législation sur les poubelles. Tous avaient donc manqué la photo. Tous baissaient donc la tête. Honte sur le commissariat.

« Vous allez finir par la regarder cette fichue photo ? Où est Nine ? »

Pas besoin de regarder la photo pour savoir de qui on parlait. IL faisait encore parler de lui.

Nine était là, juste arrivée, fraîche du printemps naissant, sa veste encore sur le dos. Elle fronçait les sourcils : « Encore ? »

— Hum. » Le chef acquiesça en posant la photo sur le bureau de Nine. « Regarde, tu connais ? »

— Non. On est où, les Landes, la Vendée ?

— C'est quoi c'tee-shirt ? C'est quoi cette fois ?, » grogna le chef en observant la photo.

« Un tee-shirt sur un pic, » frissonna Nine. « Un peu flippant, mais bon, pas sûre qu'on doive s'emballer. Ça raconte peut-être autre chose.»

Depuis quelques mois, la brigade recevait des photos, des envois interrompus par de longues pauses. Les cachets de la poste ne donnaient rien, les lettres semblaient venir d'un peu partout comme expédiées par un représentant de commerce. À l'intérieur, des photos de vêtements placés dans des endroits inattendus. Comme des photos de drôles de vacances. Des vacances dont on ne sait pas si elles se passent vraiment bien. Un chapeau dans un caniveau, une chaussette perchée sur un arbre. L'Artiste, puisque c'était lui qui les réceptionnait habituellement, ne savait trop comment s'y prendre avec ce genre de courrier d'autant qu'aucune lettre ne les accompagnait. « On me fait concurrence, concurrence dans la bizarrerie, » avait-il juste lâché lorsqu'une photo de queue de pie était arrivée un mois plus tôt. Queue de pie qui habillait le dossier d'une chaise du jardin du Luxembourg. « Et j'aime pas ça. »

Il avait été le premier à réagir. « J'aime pas ça. » Il avait alors commencé à rechercher les endroits où avaient été prises les photos. Son hypermnésie avait fait le reste. Car l'après-midi, l'Artiste lisait le journal, les journaux, le Monde qu'on livrait à sa parution, mais aussi le Parisien, Ouest-France, le Canard, le mercredi. Il lisait tout, même la rubrique nécro. C'est comme ça qu'il avait commencé à

recouper. Au 5^{ème} vêtement, sa théorie s'imposa d'elle-même plus sûre qu'un fichier informatique d'Interpol : une disparition à chaque photo. Pas de revendication, pas de demande, des photos. « Artistiques, » ajoutait l'artiste.

À chaque fois que la Brigade avait reçu une photo, une disparition avait été signalée et notifiée dans les journaux. Oh pas à renforts de gros titres, le plus souvent, il ne s'agissait que d'un entrefilet dans la presse locale. Voilà pourquoi, il fallait être capable de lire la photo, de s'en imprégner, de la localiser pour ensuite trouver la bonne gazette. « Il faut devenir la photo, » disait l'Artiste en collant son nez au papier photo.

« J'aime pas ça. » La photo du jour mettait donc en scène un tee-shirt empalé sur un pic dans un port chic où on imagine qu'il est mal aisé de circuler en voiture et qu'on vous fait payer le prix des huîtres 5 fois celles du supermarché.

Tous les membres de la brigade ne s'étaient pas ralliés à la théorie de l'Artiste. Des faits divers, les journaux en sont pleins, trop facile de faire des liens. Il se prenait pour l'horoscope, l'Artiste ou quoi ? En substance. Et pourquoi en cas de disparition envoyer ces photos ? Et pourquoi des vêtements ? Non franchement la théorie artistique était au mieux incomplète. Mais Nine, elle, y croyait assez et son chef aussi. « C'est tordu, lui avait-il glissé, alors enquêtez. Sottovoce, pianissimo. » Le chef aimait l'Italie, le raffinement, c'était dommage d'avoir atterri là, dans ce commissariat des années 60 aux murs couverts de crépi jaune sale.

Une queue de pie, une chaussette de tennis, un chapeau de paille, rien à voir. Et maintenant un tee-shirt mal lavé dans un port. Faudrait passer voir l'Artiste ce soir, ça ferait gagner du temps. Lui, saurait identifier le lieu et donc, d'ici peu, la disparition. Les disparus précédents étaient aussi hétéroclites que les vêtements. Chronologiquement, ça avait débuté avec Marguerite Champenois, 87 ans, mercière de son état dans un petit village de la Creuse. Le chapeau dans le caniveau. Sans ruban, le chapeau, ça vaut le coup de préciser.

Puis il y avait eu Jacques Rigaud, entrepreneur en BTP. « Je ne sais pas pourquoi, songea Nine, Il y a toujours un entrepreneur en BTP. À croire que l'odeur du ciment suscite les passions. » Le Jacques Rigaud aurait pu être plus jeune, plus gros, moins sympa que Marguerite. Il n'en était rien, il comptait 84 ou 85 ans, Nine ne savait plus trop et passait sa retraite à construire des murs en pierres sèches. D'ailleurs il n'avait pas fait fortune. Chaussette pour le Jacques. Ça avait continué avec Bébert, Antoinette, Maurice...Les autres étaient un poil plus jeunes que ces trois premiers, un peu moins vieux.

Chapitre 3 : Mais que vient foutre Doudou dans cette galère ?

Doudou et les photos

Quand est-ce que s'était dessinée, dans cette enquête, l'idée d'un lien avec Doudou, qui finit par envoyer Nine enquêter jusqu'à Paimpolac et se pencher sur cette vieille histoire de vieilles? Pas tout de suite. Le déclic avait eu lieu lorsque Nine et l'Artiste avaient repris les premiers dossiers pour la 3^{ème} ou 4^{ème} fois dans l'arrière-salle du café des sports -qu'ils avaient rebaptisé le « Vraiment » parce que le patron avait « vraiment » un tic de langage- une arrière-salle moche aux néons blafards, aux carrelages mouchetés beige. Le thé du Vraiment était dégueulasse, du Lipton immonde, alors Nine avait toujours des sachets d'Earl Grey dans sa poche qu'elle substituait prestement, comme si le patron allait s'offusquer, lui qui, « vraiment Nine, » s'en contrefichait. Elle s'était toujours demandée comment on pouvait réfléchir dans un endroit comme celui-là, mais c'était un fait, ils y réfléchissaient, et plutôt bien. Quand le bruit de la brigade lui donnait envie de hurler, Nine faisait un signe à l'Artiste qui comprenait alors si elle sortait faire un tour ou si c'était le moment de passer un peu de temps au « Vraiment. »

Évidemment, l'hypothèse d'un lien entre les « victimes » supposées s'était très vite imposé. Quel rapport entre une mercière, un entrepreneur de BTP, un kiosquier, les trois premières victimes supposées ? Pas le métier, pas le lieu de vie, même pas vraiment l'âge comme ils l'avaient pensé dans un premier temps. 87, 84 ou 85 ans pour les deux premiers, mais 70 ans pour le kiosquier qui continuait à exercer bien après l'âge de la retraite. Une longévité dans le travail qui se comprenait, avaient-ils pensé après avoir rencontré sa femme. Une véritable harpie. À se demander s'il n'aurait pas eu envie d'organiser sa propre disparition lui-même. Une piste qu'ils avaient suivie, sans succès. À force d'éplucher les dossiers, de couper et recouper les informations, l'Artiste et Nine avaient découvert que ces trois premiers disparus étaient tous originaires du village de Paimpolac, un bourg coincé entre falaises et choux. Un point commun, le début d'une piste plus chaude cette fois.

Une photo sibylline envoyée à la police, une disparition à peine annoncée dans la presse mais annoncée tout de même, des victimes originaires d'un bled paumé et venté et, à chaque fois, au domicile des victimes, les policiers dépêchés sur place avaient trouvé une photo d'un enfant prénommé Gabriel D'Estrées, c'était écrit derrière. Gabriel D'Estrées, le nom pour l'État Civil du dit Doudou dont Nine après avoir épluché le dossier avait établi qu'il était né... à Paimpolac, comme les victimes. Ça avait donné du grain à moudre à la théorie de l'Artiste selon laquelle les photos cachaient bel et bien une affaire et pas juste l'envie de casser les pieds ou d'éveiller la curiosité artistique de la marée-chaussée avec l'envoi de ces déconcertantes photos.

Ça les avait un peu dérangés, à vrai dire. Un peu trop facile et pour l'Artiste, le facile c'était rarement simple. Enfin, bon, impossible de ne pas suivre la piste Doudou, qu'on les manipule ou pas. Nine s'était proposée. Pourquoi pas ?

Le plus aisé eût été de le faire venir à la Brigade mais voilà, impossible de lui mettre la main dessus. Sa dernière adresse connue datait de 15 ans, c'était celle d'un lupanar à Pigalle mais quand Nine s'y était rendue, elle avait trouvé porte close. L'établissement avait fermé « y a longtemps, longtemps, » lui expliqua la Chinoise qui travaillait dans le salon de massage voisin. Comme Nine n'avait pas de photo récente de Doudou, la conversation avait fait long feu.

Nine avait donc décidé de plonger dans le passé plus lointain de Doudou, à la recherche d'un élément qui pourrait la guider jusqu'à lui. C'est ainsi qu'elle avait débarqué à Paimpolac une journée de fin d'hiver ou de début de printemps puis rencontré M. Jean. Ainsi qu'elle avait découvert les femmes, les mères, un conte réel qui enchantait Nine.

Depuis sa rencontre avec Monsieur Jean à Paimpolac, Nine faisait tourner cette histoire dans sa tête comme un bonbon à la menthe dans sa bouche. Doucement, doucement, pour que ça dure plus longtemps.

Désormais, chaque soir, Nine, que la nuit angoissait depuis toujours, convoquait une des dix mères de la photo pour qu'elle lui caresse le front, lui fredonne une chanson à l'oreille ou lui raconte une histoire. Elle aimait bien l'énergie de Josepha mais, pour s'endormir, Louise était la plus douce. Elle avait hâte de connaître les prénoms des autres mères. Car il lui fallait, c'était incontournable, les rencontrer. Cette histoire ne la quittait plus.

... Un lupanar... Nine avait vérifié, Doudou n'avait pas de condamnation pour proxénétisme. Il s'était retrouvé entouré de femmes à nouveau. Un lupanar, avec le passé qu'il avait, ça n'était pas si surprenant après tout. Un homme à femmes. Nine sourit en pensant qu'il lui faudrait peut-être maintenant le chercher dans les couvents.

Monsieur Jean avait dit que certaines des mémères encore en vie habitaient toujours le village. Demain, demain, elle retournerait là-bas. En attendant, elle avait encore bien le temps de sentir la main douce et fraîche de Louise sur son front. Demain, demain, Nine.

Il était étrange que ces photos aient été envoyées dans un commissariat de quartier parisien mais Nine avait vérifié, il n'existait pas de poste de police à Paimpolac. Si quelqu'un souhaitait attirer l'attention sur le village, il fallait bien qu'il jette son dévolu au-delà du bourg. Alors pourquoi pas vers la capitale ? À défaut, d'une autre bonne raison, Nine en était là de sa réflexion. Avant son second départ pour Paimpolac, il lui faudrait saluer l'Artiste et son orteil, lui montrer la photo pour qu'il puisse cogiter et faire des liens autour de cette nouvelle disparition. Puis, elle reprendrait le train, direction la lande bretonne.

Chapitre 4 : Appelez-moi Rose

Nine rencontre les mémères

« Vous parler de Doudou ? Et pourquoi voulez-vous que je vous parle de Doudou ? Ça remonte à vieux le temps où il habitait avec nous. Le temps où nous étions alertes. Pourquoi remuer tout ça ? Des aventurières, ça oui, mais malgré nous, comme ça, par amour, par ras-le-bol avant l'heure des conventions. Mai 68, on l'a fait en février 1950. Ça paraît fou, non ? Mais c'était avant, Mademoiselle, avant l'arthrose. Vous raconter quoi exactement ? Et pourquoi ? C'est vieux tout ça. »

À Paimpolac, Nine creusait donc la piste Doudou. Après avoir rencontré Monsieur Jean, elle choisit de se tourner vers celles qu'il avait appelées les mémères, un terme peu gracieux, mais enfin si c'est ainsi qu'on les appelait... Il lui avait indiqué une petite maison à la barrière et à la porte bleue. Une maison qui semblait sourire. « Rose, celle qui habite la maison s'appelle Rose, » avait ajouté M. Jean. Nine avait enfoncé les mains dans les poches de son blouson, rattaché ses cheveux et avait avancé contre le vent. « Impossible à manquer, » avait-il dit. Nine comprenait pourquoi, la maison était singulière. À cause du vent qui rendait toute conversation extérieure impossible, la vieille dame l'avait accueillie dans cette maison aux grosses pierres et aux rideaux en crochet, mais sans sourire. Elle était même plutôt hostile. Farouche, dirait Nine plus tard lorsqu'elle voudrait la décrire. Les cheveux blancs rassemblés en un chignon lâche tenu par un pinceau, une blouse maculée ouverte, des rides dans tous les sens à n'y rien comprendre. À l'intérieur de la maison, ça sentait la térébenthine. Une immense toile blanche envahissait l'espace, perchée sur le chevalet.

« Vous n'êtes pas obligée Madame, bien sûr, mais le nom de M. D'Estrées apparaît dans une enquête et je recherche des informations sur lui. Il semble qu'il ait eu une enfance peu banale... et comme l'enquête nous ramène à son enfance, et au lieu de son enfance...

— Ah oui ? Voyez-vous ça. Je ne sais pas si on peu dire qu'elle était peu banale. Pas deux enfances qui se ressemblent, si ? Il a grandi comme il a pu, comme on le fait tous, mais entouré de ses dix

mères. C'est ça que vous trouvez peu banal ? » Comme Nine opinait du chef, la vieille femme haussa les épaules.

« On était dix et il fallait bien ça pour faire face aux préjugés, » reprit Rose, qui malgré son attitude opposante ne semblait pas avare de confidences. « Z'étaient pas bien heureux dans le village de la « solution » que nous avons trouvée. Mais moi je dis toujours ça, « un problème, une solution, n'en déplaise aux cons, » excusez mon langage. Ah ça, ils ont fait payer notre créativité à nos parents, des regards de travers, des phrases pointues, des mesquineries d'esprits étroits, tout petit petits. Pourtant, qu'est-ce qu'ils y pouvaient, eux ? Nous, on avait en partie l'insouciance pour nous, la joie de la fin de la guerre et de ses restrictions, même si à la campagne on n'était pas les plus mal lotis, ça nous aidait à supporter la bêtise, mais il ne faut pas croire que c'était facile de voir ceux qu'on aime souffrir à cause de nous. Oui, fallait bien qu'on soit dix. Plus un. Il nous réconfortait ce bougre d'enfant quand on avait un coup de mou. Et puis, nous étions bien éduquées et on n'abandonne pas son enfant. C'est vrai que c'était un peu rude mais on n'a pas perdu notre emploi pour autant, même si certains ont bien essayé de nous faire mettre à la porte. Y avait un pays à reconstruire, la conserverie marchait à plein régime et huit d'entre nous travaillaient là-bas. Le patron n'était pas spécialement progressiste mais huit ouvrières en moins c'était pas imaginable. Autre époque n'est-ce pas ? Ça pouvait être dur, qu'est-ce que je disais, oui, mais dès qu'on refermait la porte on était chez nous. Une communauté, comment appelez-vous ça ? De hippies, oui c'est ça, » elle sourit. Enfin, songea Nine. Un sourire comme un rayon de soleil en hiver. Pâle mais sans prix.

« Ça jouait au ballon, ça chantait, ça peignait, » reprenait Rose. « On ne connaissait rien à rien, alors on avait l'impression de tout inventer. Moi, par exemple, j'étais fille unique. C'était rare à l'époque mais ma mère avait contracté une sale maladie à ma naissance, elle avait failli en mourir et puis non, mais j'étais restée seule enfant. Je découvrais le bonheur et le malheur d'avoir des sœurs : les rires, les disputes. Tout ça pour Doudou, mon ange, ma douceur, mon sucre d'orge. Je n'oublierais jamais quand celle d'entre nous qui m'a accouchée m'a tendu Doudou, quand je l'ai vu si laid, si rouge. Il y a

des fois, dans cette vie, où on est au bon endroit, au bon moment. Vous avez déjà senti ça jeune fille ? Eh bien, là, c'était tout à fait ça. Attention je ne vous parle pas de ces stupidités sur l'instinct maternel. D'ailleurs certaines d'entre nous n'avaient pas la fibre maternelle et ça ne les a pas empêchées d'être de bonnes mères et d'être capables de se dévisser pour Doudou. Ça ne m'a jamais lâché cette folie. Il suffisait que j'aie la main de Doudou dans la mienne pour que je me sente des ailes. Comment je l'appelais ? Mon amour, mon chéri, mon ange. Rien que de très banal, en somme.

Il était magnifique. Aussi laid que sur la photo que vous avez mais ça on n'y pouvait rien, ça venait de son père, forcément. Un sourire désarmant. Un enfant câlin. Ah oui ! Il chantait faux mais il aimait ça. Jeannette, la musicienne du groupe s'arrachait littéralement les cheveux. Ça nous faisait hurler de rire mais ça devait être une souffrance pour elle. On n'a plus de nouvelles de lui depuis quelques années. » Rose avait débité tout ça d'un trait, elle s'interrompit d'un coup, comme si la tête lui tournait, que l'émotion était trop forte, puis elle reprit : « C'est peut-être vous qui m'en donnerez. Vous savez, on s'est perdus de vue avec Doudou mais je ne crois pas qu'il aurait fait un sale truc. Il n'est peut-être pas en conformité absolue avec la loi, c'est possible avec nous qui transgressions les règles, mais du grave, du laid, vraiment, je ne crois pas. Oui, il me manque. C'est comme ça quand les enfants grandissent. Je pleure maintenant, je vous avais dit, c'était pas une bonne idée de farfouiller. Les vieilles c'est sentimental, ça se languit du beau temps, surtout de celui-là. Ça vous aurait plu, jeune fille, vous auriez très bien pu faire partie des nôtres. Allez, laissez-moi. » Et Rose agita la main pour chasser Nine qui repartit par la petite porte bleue.

La maison « familiale » avait été détruite dans un incendie, sept mois après que Doudou l'avait quittée. Ça avait signé la fin de la vie à dix. « Mais, sans Doudou, de toutes façons, ça n'était plus pareil, » avait justifié Rose, la première des mémères retrouvée par Nine. Quand les enfants quittent le nid... Les dix mères s'étaient égayées après dix-huit ans de vie commune. À écouter Rose, elles n'avaient gardé que peu de liens. Difficile à croire, pensa Nine. La jeune femme se secoua. Le vent avait monté durant son entretien avec Rose et il n'allait pas tarder à pleuvoir. Impossible que ce ciel

fait de gros nuages noirs et bas ne finisse pas par craquer. Nine n'avait aucune envie d'être dessous quand ça arriverait.

Le visage de la vieille dame s'était fermé et sa porte aussi. Pourtant, Nine n'avait pas tellement eu l'impression de déranger, comme si elle était aussi un peu attendue. Une nouvelle fois, elle regroupa ses cheveux en queue de cheval pour éviter que le vent ne les fasse claquer sur son visage. Elle ferma son blouson, remonta le col. Rose avait dit que Gabrielle et Louise n'étaient plus. Sa tristesse semblait sincère, un puits sans fonds, de ceux au-dessus desquels on évite de se pencher trop souvent.

Une fois seule, Rose traîna encore un peu devant la fenêtre, face à l'amoncellement de nuages noirs, les yeux dans le vide.

C'était le poids qui lui manquait le plus. Le poids de sa main dans la sienne. Ça avait été un tel bonheur jour après jour répété, cette main dans la sienne. C'était comme si, quand les paumes se calaient, un chemin allait directement de son cœur à elle à son cœur à lui. Elle avait pensé que ça durerait toujours. Que même lorsqu'il serait parti, elle pourrait raviver cette main dans la sienne. Qu'elle la connaissait tellement que cette main s'était inscrite pour toujours en elle. En un sens c'était vrai mais, au final, c'était pire que tout. Car elle découvrait ce que c'était que d'avoir un membre fantôme. La main de Doudou, diable d'homme irrémédiablement parti avec sa main, était son membre fantôme. Et c'est son cœur qui errait en peine désormais dans son corps.

« De ton âme à mon âme, il y a un chemin envahi par les herbes folles et que nous n'emprunterons plus. Sous les herbes, la trace des pas sera toujours là. Les pas que nous avons posés tous les jours comme des traces sur le sable mouillé. Toi, moi, nos âmes dans nos mains. »

Peut-on devenir folle d'avoir été abandonnée par un homme ? Je le crois, pensait Rose. Surtout quand cet homme est ton enfant. On peut s'abandonner soi-même alors ou au contraire essayer de

se retrouver. C'est ce qu'elle entendait bien faire. Elle se secoua, sortit de sa torpeur et tourna le dos à la fenêtre.

Puis, reprise par ses pensées, elle s'assit brusquement sur une liseuse qu'elle persistait, allez savoir pourquoi, à appeler une crapaudine. Un nom parfait pour un meuble de mémère racornie.

« Nous nous sommes fait plaisir, » soupira Rose. « Et ça oui du plaisir on en a eu. À faire la nique à tous ces engoncés de la pensée, bien sûr, mais surtout à bâtir. À bâtir quelque chose qui avait à voir avec l'espoir avec un grand E. » Elles n'avaient pas analysé leurs choix à l'époque, elles étaient toutes entières dans l'action mais Rose avait eu des années pour repenser à tout ça. La guerre n'était pas si loin, qui n'avait pensé qu'à séparer, à exterminer, qui avait fait se côtoyer abysses et humains. On revivait, on voulait de la fraternité et on avait de la puissance, ça oui. Elles avaient de l'énergie à revendre. Une énergie décuplée ! Mais Doudou qu'avait-il demandé ? Rien de tout ça. Le costume avait peut-être été trop grand pour ce petit humain. Rose s'en était rendue compte au fil des ans, Doudou aurait peut-être eu besoin d'une autre éducation, quelque chose de plus conformiste, de plus rangé. Et encore, elles l'avaient envoyé à l'école après de longues palabres, école qu'elles accusaient de forger des moutons suiveurs, de la chair à canon. C'est peut-être là qu'il se sentait bien, qui sait ? Tout ne vient pas de l'éducation, ni des parents, avaient découvert les mémères au fil des ans. Les enfants ont leur tempérament, leurs aspirations propres. Et alors qu'Henri son copain de la communale les dévorait avec avidité dès qu'il franchissait le seuil, comme si, affamé, il pénétrait dans une pâtisserie, Doudou aurait aspiré à plus... « d'ascèse. » Régime maigre pour Doudou. Elles l'avaient peut-être étouffé à force de rires, de câlins, de chansons. Qui sait ? Il avait été tendre pourtant, elle en était sûre. Oui il les avait aimées. À sa manière. Qui n'était peut-être pas celle qu'elle souhaitait.

Elle l'avait aperçu aux premiers enterrements au loin. Car certaines des dix étaient parties avant les autres, Gabrielle, Louise, Aimée. Pas facile. Elle s'était retenue pour ne pas courir, ne pas ramper jusqu'à lui en criant, en hurlant : « Doudou, mon enfant, reviens-nous ! » Elle avait sans doute

À l'abri des hommes - Ursula Lenseele

pensé : « reviens-moi ! » Mais elle n'en avait rien fait. Il n'aurait pas compris et elle se serait perdue.

Elles étaient dix à avoir eu un enfant et il était seul à avoir abandonné dix mères.

Allons, stop, tout ça c'est du passé. Une nouvelle page se tourne aujourd'hui. Et cette fois, Rose se remet vraiment en mouvement.

Chapitre 5 : Paimpolac, terre d'accueil

Nine rencontre les mémères

Nine se dirigea vers sa location, réservée sur Internet. Elle détestait les hôtels de province toujours décalés de 50 ans, la tranche de pâté en entrée avec son demi-cornichon ou la macédoine de légumes. Sa loueuse s'appelait Suzanne. Elle louait depuis plus de dix ans sur Internet, « ça surprend hein, chez les bouseux, on ne s'y attendrait pas, » avait-elle souri en écho aux pensées de Nine. Mais voilà Suzanne aimait bien les contacts, « de l'air, de l'air frais, » avait-elle souri. Elle avait tout de suite plu à Nine, parce qu'en plus, elle n'aimait pas les flics. Elle s'était refermée, là où Nine attendait de la curiosité, quand celle-ci avait évoqué son métier. Merci Suzanne, songeait Nine en défaisant son sac.

On frappa à la porte, légèrement.

« Excusez-moi, » Suzanne passait sa tête dans l'embrasure. « Je ne veux pas vous déranger, je voulais juste m'excuser. »

Nine se redressa, attendant la suite.

« Ma remarque sur les flics. Des préjugés, tout ça. Grossier, déplacé. Bonne installation. Pour me faire pardonner, je vous ai amené un pot de confiture et du cidre. »

Un quart d'heure plus tard, les deux femmes étaient attablées un verre de cidre à la main. Elles parlaient pêche à pied, vent, lumière. Coques, Bernard l'Hermitte, peinture. Suzanne avait une quarantaine d'année, des formes généreuses, le visage criblé de tâches de rousseur. Surtout, elle était native de Paimpolac, une autochtone.

« Rose, que vous avez vue tout à l'heure, elle est peintre, elle ne vous a pas montré ? » demanda-t-elle au débotté.

— Non, mais comment vous savez que je suis allée voir Rose ? » s'étonna Nine dont la visite à Rose remontait à peine d'il y a une heure. Elle avait bien entendu dire que ça circulait dans les villages mais là, ça allait plus vite que le vent.

« Bah c'est pas une idée reçue –Suzanne lisait dans ses pensées– ici on sait toujours tout. Rose a eu du succès comme peintre vous savez, elle vendait ses toiles à Rennes et même à Paris. Ça a aidé quand la conserverie a fermé. Elle est photographe aussi. Une femme pleine de ressources. Les autres mémères aussi d'ailleurs. De chouettes bonnes femmes comme en donne la terre d'ici. Cliché aussi, désolée.»

Des potins, des bulles, le bruit du vent, des sourires, la mer toute proche, Nine eut la sensation d'attraper ce que la vie laisse passer.

Chapitre 6 : Marilou, une femme en colère

Nine rencontre les mémères

« C'est lui qui a tué Louise. Un mauvais. Une malédiction que d'avoir enfanté ce gamin là. Moi qui suis sa mère je peux bien vous l'dire. Des regrets j'en ai eu. Veule, lâche et paresseux. Louise, elle l'adorait le gamin. Les huit autres aussi. Trop d'amour ça nous l'a gâté. Ou bien c'était dans les gènes. Du côté de son père, parce que nous, on a des défauts mais on est braves depuis plusieurs générations. Déjà, à la communale, c'était un menteur. Il copiait sur son voisin. Trop d'amour et sur la liste, Louise, c'était bien la première. Elle a eu le cœur brisé quand il est parti et qu'il n'a plus donné de nouvelles. Monsieur voulait de l'air. Eh bien bon débarras. J'suis plutôt d'un naturel rancunier. Que je n'vois pas sa face. Merci bien. Rose ? Non je n'la vois plus, elle persiste à voir du bon dans l'mauvais. Les contes de fées, c'est pas mon truc. L'en a eu la tête farcie le Doudou, toujours une d'entre nous pour lui raconter une belle histoire. Pour ce qu'il en a fait. Allez, laissez moi avec vos trucs. Le Doudou je ne sais pas où il est et si j'savais, j'irais l'voir et j'li collerais mon poing dans la figure. Toute mémère que j'suis. La colère ça tient en vie. »

Le second entretien de Nine fut bref.

Chapitre 7 : Melle Jeannette

Nine rencontre les mémères

« Je peux ? »

La petite dame qui passait la tête par l'embrasure de la location ruisselait littéralement. Ses cheveux gris pendaient en mèches dégoulinantes. Ça y est, les nuages avaient lâché.

« Entrez, entrez. » Nine fila prendre une des serviettes que Suzanne lui avait déposées dans la salle de bains. « Tenez. »

« Oh Mademoiselle, vous êtes trop aimable. Jeannette. » La p'tite vieille lui tendait la main tout en s'essuyant les cheveux. « Je ne dois ressembler à rien. Navrée de me présenter à vous comme ça. Je vis ici depuis toujours mais je ne m'habitue pas aux caprices de la météo. Ce genre de mésaventure m'arrive régulièrement.

— Êtes-vous la Jeannette de Doudou ? » sourit Nine.

« Oui. La vieille souriait. L'âge et tout, ça correspond n'est-ce pas ? Jeannette, au moins 91 ans, je dis au moins car après j'ai arrêté de compter et je ne sais plus quand c'était. Je suis la mère de Doudou.

— Il me semble avoir déjà entendu ça.

— Oh vous auriez pu l'entendre dix fois, si nous avions toutes encore la chance d'être là. Nous l'avons répété si souvent. La première fois, je m'en souviens très bien, nous étions des effrontées. Peu de temps après la naissance de Doudou, nous nous étions rassemblées à la sortie de la messe, face aux paroissiens qui commençaient à sortir et nous avons crié en chœur : « Nous sommes la mère de Doudou. » Des effrontées ! Il faut dire que nous n'en pouvions plus. L'âme humaine n'est pas toujours bonne voyez-vous mais, à un moment, va savoir pourquoi, ça s'est calmé. Le village avait

intégré. Nous étions la mère de Doudou. » Jeannette riait encore de la bonne blague qu'elles avaient jouée aux villageois. Elle pétillait.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais si je me suis permise de venir vous voir c'est que je sais que vous êtes allée voir Marie, Marilou, et telle que je la connais elle n'a pas du vous dire que du beau. Alors, bon, bien sûr, chacun dit ce qu'il veut mais j'avais envie de venir vous faire un brin de causette pour, comment dire, rééquilibrer peut-être un peu. Marie aimait tellement Louise. Mais vous savez si Louise était si triste ce n'est pas forcément à cause de Doudou. Bien sûr, nous étions tristes qu'il nous quitte mais Louise, elle, avait la mélancolie depuis longtemps, une sorte de mal qui lui faisait comme un poids trop lourd. Doudou et notre pagaille ça avait allégé les choses mais... tout ne dure pas. Paraît-il.

— Comment est-elle morte ?

— Oh les mots sont parfois laids. Dans ce cas là mieux vaut les refuser, vous ne pensez pas ? En tous cas, c'est comme ça que je vois les choses. Des fausses notes. J'aimais beaucoup Louise, moi aussi, j'ai souvent l'impression qu'elle est là. Je ne sais pas pourquoi, je dirais qu'elle vous aurait plu. Très différente de vous, ceci dit. » La vieille dame sourit. « Moins... rousse. Mais c'est Doudou qui vous intéresse, je me trompe ?

— Non, puisque tout se sait. Je dirais que c'est bien ça, que c'est Doudou qui m'intéresse.

— Et vous dites pourquoi ? » tenta la vieille dame d'une petite voix.

« Non, je ne dis pas pourquoi. Disons que ce serait bien que je puisse lui parler.

— Oui, nous aussi c'est ce qu'on s'est souvent dit, » Jeannette s'était ressaisie. « Ce serait bien qu'on puisse lui parler. On a même fait installer le téléphone nous qui l'avions refusé jusque là, pour qu'il puisse nous parler s'il se perdait en route, si, si et puis en espérant que, que... Mais, non, pas de nouvelles. Je ne lui en veux pas. Il nous a tellement donnés. Il était tellement drôle si vous saviez. Ce